

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F. 50

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA CLÉTUVE

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

LES MANDEMENTS DE CARÊME



DIOCÈSE DE LIÈGE

DIOCÈSE DE MALINES

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

ANNONCES :
La ligne fr. » 25

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1

On traite à forfait.

Ah! quel plaisir d'être soldat!!!

(AIR TROP CONNU)

M. Léopold Hanssens, représentant de la nation (et non pas, comme ses collègues de Liège, représentant de quelques familles), vient de faire à la Chambre une bonne sortie contre les abus qui se commettent journellement dans l'armée.

Il paraît qu'on est réellement très bien traité dans la « noble carrière des armes ».

Alors que l'on a reconnu depuis longtemps que les châtimens corporels ne faisaient que rendre surnois et rancuniers ceux que l'on voulait corriger ; alors qu'un instituteur n'oserait même plus donner une simple talocke à un galopin, on continue à faire subir aux jeunes gens qui n'ont pas la souplesse nécessaire pour se plier à toutes les exigences d'un caporal ou d'un sous-off, parfois brutal et grossier, les traitements les plus barbares.

La discipline militaire notamment, est une des plus jolies choses que l'on puisse rêver.

Le soldat frappé de cette peine doit marcher tout le long du jour, depuis le réveil jusqu'à l'appel du soir, dans la cour de la caserne. Et il porte sur lui tout son fouragement, le sac renfermant tous les objets réglementaires, même la paire de bottines de rechange, le fusil, l'outil si l'homme en a un. Que le soleil de juin le grille de ses rayons ardents ou que la bise de décembre lui glace les os, il faut qu'il marche sans trêve. Il mange sa soupe en marchant. Et conduit l'homme à la salle de police où, couché sur les planches, il se repose tant bien que mal de cette journée digne d'Isaac Laquedem. Le lendemain cela recommence. Et parfois ce supplice dure 21 jours !

Charmant, n'est-ce pas ?

Il est vrai qu'un officier de la garnison d'Anvers a protesté, en disant que ce supplice ne peut durer que trois heures, après que le soldat a terminé ses exercices, mais, même réduite à ces proportions, la punition est encore terrible. Il est vrai que, grâce au système actuel, de pauvres diables seuls peuvent être martyrisés de la sorte — les gens qui ont le sac ayant soin de faire remplacer leurs enfants. Il est vrai aussi que les individus qui sont forcés de laisser incorporer leurs fils ne sont généralement pas électeurs et qu'il n'existe dès lors aucune raison de les ménager. Mais, c'est égal, M. Frère-Orban avait bien raison de le dire : Si même les fils de députés et de sénateurs étaient forcés de servir leur pays comme le premier houilleur venu, le soldat ne pourrait être mieux traité qu'il ne l'est à présent.

CLAPETTE.

La Vieille Chanson.

Lorsque l'enclume résonne,
Que tout vit dans l'atelier,
Qu'est-ce que joyeux fredonne,
En travaillant l'ouvrier ?
Pour se donner du courage
Il ne dit nulle oraison,
Mais il s'égaie à l'ouvrage
Par une vieille chanson.

Alors qu'après la bataille,
Le soir, les soldats vainqueurs
Echappés à la mitraille
Veulent calmer leurs douleurs,
Pour rappeler la patrie,
Ils regardent l'horizon
Et leur voix, tout attendrie,
Dit une vieille chanson.

Quand, pour la bonne veillée,
Près d'un âtre lumineux,
La famille rassemblée
Redit des récits joyeux,
Pour finir gaiement la fête,
Quelque vigoureux garçon
Chante et puis chacun répète
Le refrain d'une chanson.

Quelle triste et noire ivresse
Serait celle qui, sans bruit,
Finirait avec tristesse,
Aussi sombre que la nuit ;
En revanche qu'elle est douce,
Lorsqu'Hébé pour échanton
Et que le champagne mousse
On dit la vieille chanson.

Jeanne, ta bouche mutine
Ebauche un rire moqueur ;
Tu préfères qu'on badine
Que d'avoir un air rêveur ;
Une élégie amoureuse
Te trouve comme un glaçon
Mais tu redeviens joyeuse
Aux refrains de la chanson.

Chantons donc, chantons sans cesse
Le vin, les folles amours ;
Cette double et franche ivresse,
Qui réjouit tous nos jours ;
Si même elle est très grivoise
Et quelque peu sans façon,
Vive la gaité gauloise,
Vive la vieille chanson !

FIX.

Vive la Réforme !

Enfin, voici venir l'heureux avènement de la réforme électorale de nos réves.

Nous voulons parler du suffrage universel, ni plus ni moins !

Cette heureuse disposition de nos esprits parlementaires (?), si l'on juge d'après les articles éminemment sérieux de la *Flandre libérale*, ne s'annonçait cependant pas comme devant être si près d'éclorre.

Celle-ci soutenait que les partisans d'une *bonne* système n'avaient pas reconnu que les deux questions de la cléricaille et de la réforme électorale, étaient connexes.

« Ces libéraux, ajoutait-elle (les libéraux de la Flandre), consentent très volontiers à une réforme qui ne livrera pas le pays au clergé. »

C'est la vieille rengaine. Quand on veut refuser quelque chose à quelqu'un, ce qui est le plus simple, c'est de lui dire :

— Je vois l'avenir couleur d'encre, ce qui se passe actuellement ne présage rien d'heureux.

Il est facile d'escompter l'immense inconnu, au profit de ses petits intérêts. C'est là de la malice cousue de fil doctrinaire.

En effet, le suffrage censitaire est connu de nos lamas, depuis cinquante ans et plus. Ils en connaissent les roueries, les hontes, ils l'ont manié, retourné sous toutes ses faces boueuses et, je le demande en conscience, y en a-t-il un d'eux qui auraient pu, aux élections dernières, présager le succès des libéraux ?

L'illustre grand-prêtre de la doctrine, si compétent en la matière, n'est-il pas venu, lors de la réunion du Casino Grétry, faire un appel pressant à l'union, disant que le déplacement de quelques voix à Gand, amènerait peut-être la chute du parti libéral.

Et voilà les hommes qui osent prétendre que le suffrage universel, système dont le mécanisme n'a pas été éprouvé en Belgique, amènerait fatalement le clergé au pouvoir !

En présence des calembredaines de la feuille officieuse gantoise, il était bien à craindre que nous n'obtinssions rien de sérieux. Or, voyez notre épatement :

M. Devigne accouche d'un projet qui est de nature à satisfaire les radicaux les plus endurcis.

Il est évident que c'est de l'esprit du projet et non de la lettre que nous parlons, car si on le prenait à celle-ci, on dénierait celui-là... à l'auteur, bien certainement.

Les conclusions du rapport tendent à accorder le droit de suffrage, par la commune et la province, à tous les citoyens porteurs d'un diplôme universitaire aux instituteurs, aux employés de la maison royale et à une grande catégorie d'employés de l'État et d'autres, et de plus, aux citoyens ayant suivi pendant NEUF ANS des cours primaires.

Eh bien ! oserions-nous en demander davantage, pour la province et la commune ! A une intelligence moyenne il faut cinq années pour faire ses cours primaires.

On rencontrera très rarement un citoyen ayant pris à peu près le double du temps pour apprendre les éléments de grammaire et d'arithmétique.

A moins qu'il ne soit idiot.

Or, celui-ci sera électeur.

Donc le projet veut dire :

« Seront électeurs : les porteurs de diplôme universitaire, etc..., en un mot les esprits éclairés ; puis ceux des citoyens ayant une intelligence moyenne, les naïfs, les naïfs, les gogos, les conseillers communaux, les cancren, les rédacteurs du *Journal de Liège*, jusqu'aux idiots... inclusivement.

Seront seuls privés des droits électoraux :

Les crétins, les petits Frères et leurs élèves et ceux qui seront enfermés pendant plus de huit jours dans la *gaioule*... du Perron de l'Hôtel de Ville.

MORALE : (Air des comédiens.)

Ici, amis chantons en chœur !
Honneur à Devigne... du Seigneur.
La réforme est fort opportune !
... Pour la province et la commune.

Feu BOBOTTE 1^{er}.

— Vous savez la nouvelle ?

— ???

— Clapette ?

— Eh bien ?

— Il se...

— Pas possible !

— Parole d'honneur !

— Si jeune !

— Lui que j'ai connu si comme il faut.

— On dit même qu'il a été intelligent ?

— On ne le dira plus.

— Que voulez-vous ? Une suite du typhus ; quand on ne guérit pas on devient.....

Réforme électorale

Les typographes de Liège — qui comme leurs confrères de Bruxelles sont gens de *caractères* — ont compris qu'ils ne pouvaient se désintéresser du mouvement d'opinion qui s'accroît en faveur de la réforme électorale.

Ils ont donc invité tous ceux qui de près ou de loin, sont « de la partie » — c'est-à-dire les compositeurs, les lithographes, les relieurs, etc. — à assister à une réunion qui aura lieu dimanche prochain, 18 février, à 3 heures précises, au café du Grand-Marché, réunion dans laquelle on jettera les bases d'une ligue typographique pour la réforme électorale.

Espérons que les typos iront plus vite en besogne que les autres réformistes liégeois qui, eux, ne sont pas encore arrivés à installer ici, une section de la ligue.

LETTRE OUVERTE

à
M. RENIER MALHERBÉ

Echevin des Travaux publics.

Monsieur l'Echevin,

Permettez-moi, tout d'abord, de vous présenter mes félicitations les plus sincères. Votre nomination au poste d'échevin des travaux publics a été un des plus beaux jours de ma vie. J'avais craint (végétal, comme disait La Rochefoucauld) qu'un autre, moins digne assurément, ne fût désigné pour succéder à Zizi. Le bruit avait, en effet, couru — à toutes jambes — que la peine d'Armand Peltzer allait être commuée en celle d'échevin des travaux publics à perpétuité, mais le conseiller municipal qui avait lâché ce bruit, m'ayant ensuite avoué que celui-ci venait d'un simple propos sans fondement sérieux, j'ai pu me rassurer.

Vous êtes, en effet, monsieur l'Echevin, l'homme de la situation. Vous êtes nez pour la place que vous occupez aujourd'hui. Grâce à votre qualité d'ingénieur des mines, celle que vous ferez à chaque séance du Conseil, lorsqu'on vous interpellera, en offre une trop riche à exploiter par nos dessinateurs, pour que jamais j'essaie de miner le fauteuil sur lequel vous allez déposer votre magistrat derrière.

Les capacités hors ligne dont vous avez déjà donné des preuves éclatantes, constituent, pour le public liégeois, des garanties plus que suffisantes. Des méchantes langues assurent, il est vrai, que vous n'y voyez pas

plus loin que le bout de votre nez, mais, en conscience, n'est-ce pas déjà très joli ?

Je le répète donc, vous êtes un des échevins dont la Ville a le droit de s'honorer ; aussi, est-ce avec la plus entière confiance que je viens vous demander — au nom de mes concitoyens indignés d'un crime de lèze-art — de faire enlever les deux perches qui gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry.

Certes, je comprends que M. Ziane n'ait pu se résoudre à cet enlèvement. Ces perches étaient son œuvre. Elles étaient la raison même de son existence. Il les avait vues naître ; c'était lui qui disait si fièrement un jour : « Du haut de ces poteaux, quarante *Bell* me contemplant. » Il était habitué, chaque matin en se réveillant, à les voir se profiler fièrement sur l'azur du ciel. Il serait mort, si elles avaient disparu.

Mais vous, Monsieur l'Echevin, vous ne pouvez avoir les mêmes faiblesses. Vous ne les avez point plantées, les perches. Jamais, fût-ce même du haut d'un poteau, aucune belle ne vous contempera. Voyons, Monsieur l'Echevin, enlevez-les et que cela finisse. Mes réclamations embêtent mes lecteurs — et moi aussi. Vous ne voulez sans doute pas me réduire à trois abonnés, comme la *Tribune liégeoise*. Et cependant, mon devoir est là, je dois réclamer la suppression des perches, dussé-je mourir à la peine.

Vous ne tenez pas, n'est-il pas vrai, à avoir à vous reprocher la mort d'un futur vieillard comme moi ?

Eh bien, allons, un bon mouvement, enlevez-les... et je vous donnerai ma bénédiction.

Agréez, Monsieur l'Echevin, l'expression de mes meilleurs sentiments.

CLAPETTE.

Le Rosier

Nous l'avions planté quand nous nous aimions
C'était un rosier, un humble Bengale
Qui pour nous valait une fleur royale,
Doux témoin de ce que nous nous disions.

Ah ! c'était le temps des illusions !
Comme de la fleur s'ouvre la pétale
Et que de son sein le parfum s'exhale
De nos cœurs montaient mille émotions ;

Rêves d'avenir, mais hélas ! vains rêves !
Ils sont envolés, comme sur nos grèves
Un vol d'alcyons un jour de gros temps ;

Pourtant le rosier donne encor des roses,
Tandis que je n'ai que des jours moroses
Et qu'il n'est pour moi plus de gais printemps !

FORTUNIO.

Notes d'un Ménestrier Liégeois.

Qui dit ménestrier, dit racleur, soit de violon soit de... plume.

A Jules Fernandèse de racleur... qui... virtuose, hier de la clarinette aujourd'hui de la plume, nous fait hommage de variations plaintives en la mineur, sur le thème favori : « Bête comme un musicien » lui dédié par Mirliton.

Honni soit qui mal y pense !
Nous ne visions, dans nos précédentes notes, que les imbéciles dans l'art, parmi lesquels ce Jules Fernandèse se range de lui-même. Mirliton n'y est pour rien, si cet espagnol se trouve atteint, car il ignorait que l'espagnol donnât le *la* à l'orchestre des imbéciles.

C'est avec une véritable satisfaction et une hilarité reconnaissante, que nous interrompons notre chronique hebdomadaire pour laisser, à Jules Fernandèse, le soin de confirmer éloquentement notre précédente affirmation de « Bête comme un musicien ».

Voici la guitare du Senor Fernandèse y caballero de la clarinetta :

A Monsieur Clapette,

De toute la rédaction du *Frondeur*, vous êtes incontestablement celui qui *jouit* (sic) le plus, de la faveur des nombreux lecteurs de ce journal.

Il n'en est malheureusement pas de même de votre nouveau collaborateur « Mirliton » qui, lui, semble vouloir chasser la *clémentine* du *Frondeur*, en écrivant des notes qui sonnent faux, dans un style qui rappelle assez bien celui qui est un honneur au *Journal de Liège* !

Ce matin encore, je lis dans le *Frondeur*, une chronique de ce rédacteur étonnant, dans laquelle il déclare carrément que la grande majorité des musiciens sont des illettrés... Alias des ânes bêtes! (?)

Rien que ça! (?)
Ou a-t-il vu cela?
Si au moins il donnait des preuves à l'appui de ce qu'il dit, on pourrait peut-être ajouter quelque créance à ses affirmations, mais il ne prouve ni ne démontre rien!

Il lui suffit de dire *cela est*, pour qu'on le croie!! Convenez, Monsieur, que votre «Mirliton» est de force à rendre des points au Pape qui est un infail-
lible aussi celui-là! et à la parole duquel tous les fidèles doivent croire sans mot dire!

Votre «Mirliton» fait de la critique comme un aveugle parlerait de couleurs; qu'il me suffise de citer — comme preuve — cette phrase de sa chronique: «C'est ce que dans sa *présomptueuse igno-
rance*, le public en général et les musiciens en particulier ne consentent pas à admettre, ces derniers surtout, croyant posséder le sentiment artistique à l'état naturel.»

Le public en général et les musiciens en particulier *présomptueusement ignorants!*
Après le public en général et les musiciens en particulier, que reste-t-il donc?

— Mirliton parle! — Lui seul et c'est assez!!
Mirliton de mon cœur, tu as raison; ce ne sont pas des musiciens qu'il faut pour juger des musiciens... c'est un danseur!

— Tu es celui-là!!
Que lui ont-ils donc fait ces pauvres musiciens pour que Mirliton les arrange de la sorte?
Ce ne sont pas seulement des illettrés, ils sont, de plus, ignorants... ET BÊTES!

Cette dernière appellation serait, paraît-il, passée à l'état de dicton puisque, selon lui, à Liège comme ailleurs, on dit «Bête comme un musicien» (sic)

Voyons, Mirliton, recueille-toi un peu mon bon, n'as-tu rien oublié? Tant que tu es en veine de citations, ne pourrais-tu pas dire encore: «Filou comme un musicien» ou bien «canaille comme un musicien»?

Que diable, on ne s'arrête pas en si beau chemin!
— Mais voilà! je gage que ta modestie seule t'a retenu! Tu as tort cependant, car tu rendrais un fier service à la société en la mettant en garde contre cette lèpre — les musiciens!

Je me demande quels musiciens Mirliton connaît pour qu'il en fasse un portrait aussi défavorable; j'ai beau chercher parmi tous ceux de ma connaissance — et ils sont nombreux — je n'en trouve pas un seul réunissant les conditions voulues pour être un musicien... dans toute l'acceptation des termes employés par lui.

Je dois toutefois avouer, qu'à quelques exceptions près, je n'en connais pas non plus qui aient fait «de fortes études littéraires, historiques, philosophiques et autres.» (Quelles autres?)

Mais je ne sache pas qu'il soit absolument indispensable à un professeur de clarinette, par exemple, de connaître toutes ces belles choses pour enseigner à ses élèves à jouer un concerto autrement que ne le ferait (sic?) les Umé, les Lemoine et *tutti quanti* qui ont illustré cet instrument «canardeur»!

Il n'y a pas que les musiciens «tout court» (sic?) qui soient tout ce que Mirliton prétend; il y a encore les compositeurs et les virtuoses. — C'est à croire, ma parole d'honneur, — si toutefois il est permis à un musicien d'en avoir une. — que tous ceux qui se destinent à l'art musical sortent des bas-fonds de la société où ils seraient restés, si Enterpe (?) ne leur eût tendu une main secourable!!

Daussoigne-Méhuil, Soubre, Grétry, Rongé, Terry et tant d'autres étaient donc des illettrés, ignorants et bêtes?

Reyer, St-Saëns, Boïto, Gounod, A. Thomas, Commettant, Vioyer, Samuel, Wagner, Gevaert de Bruvelles, Mahillon, Radoux, Van Elveceyck, etc., etc., etc., le sont-ils aussi?

Ce sont les seuls noms que j'ai à la mémoire (?) en ce moment (?); s'ils ne suffisent pas à Mirliton, qu'il lise la biographie des musiciens, virtuoses et compositeurs célèbres et il verra que ses affirmations sont ultra fantaisistes.

— Quant aux musiciens de profession, pourquoi devraient-ils être plus instruits que les co-donniers, ébénistes, menuisiers et autres artisans?

Ils ont quitté l'école pour le Conservatoire au même titre que ceux qui entrent à l'atelier (sic?); encore est-il bon nombre d'entre eux, — et j'en suis, — qui ont mené de front leurs études classiques et musicales.

— Je n'insisterai pas davantage pour démontrer ce qu'il y a d'injuste dans l'appréciation de Mirliton sur les musiciens, car je crains d'avoir déjà trop abusé de votre patience.

J'ai donné le «La» (?) à votre Mirliton; qu'il change ses *plumes* maintenant et joue plus juste qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

Je vous adresse cette lettre, plutôt qu'à Mirliton, pour deux raisons:

La 1^{re}, c'est qu'on me dit que vous êtes le Rédacteur en chef du journal et qu'à ce titre vous devez connaître les appréciations de vos lecteurs sur les articles qui y sont insérés.

La 2^e, c'est que, connaissant votre loyauté, j'espère que vous voudrez bien insérer ma lettre dans votre journal et permettre par là à un de vos lecteurs les plus assidus de détruire la *mauvaise impression* causée par les musiciens par les calembredaines de votre fumiste collaborateur.

Jules FERNANDESE,
MUSICIEN,
Illettré, ignorant et bête.

C'est ce qu'il fallait démontrer et Jules Fernandese l'a fait pour.....

MIRLITON.

A Coups de Fronde.

On a lu le beau projet sorti du cerveau (?) de l'éminent Devigne.

Si l'aigle gantois et ceux qui l'ont inspiré, se figurent que les partisans de l'extension du droit de suffrage vont se contenter du sot projet de réforme sorti des délibérations de la section centrale, ils se fourrent légèrement leur doigt rose dans leur œil bleu.

Exiger que les citoyens qui veulent être électeurs aient fréquenté l'école primaire pendant neuf années est, en effet, une trouvaille qui devrait valoir, à celui qui l'a faite, un cabanon d'honneur chez Abry. Voyez-vous le droit de suffrage refusé à ceux qui ont fait rapidement leurs classes — grâce à leur intelligence — et accordé d'emblée aux cancreaux à qui il a fallu neuf années pour terminer leurs études primaires?

On ne pourrait mieux se fier du monde. Un pareil projet n'est pas seulement bête, il est indécent. Ce n'est pas une discussion qu'il mérite, c'est une feuille... Devigne.

Après ça, rien ne nous dit que ce n'est pas avec intention que l'on a fait voir le jour à ce fœtus mal tourné.

Le projet est tellement inacceptable que, jamais, les doctrinaires n'ont pu espérer le faire admettre. Si peu intelligents que puissent être des hommes politiques, ils ne doivent pas être aussi bêtes que cela.

Seulement, on se sera dit qu'une nuée d'amendements ne pouvait manquer de fondre sur ce bizarre projet. Naturellement, les amendements seront rejetés les uns après les autres et le ministre fera ajourner la réforme électorale aux calendes grecques, sous prétexte qu'il est impossible de réunir une majorité sur la question.

Si l'on avait eu l'intention, sérieusement, d'accorder le droit de suffrage, pour la province et la commune, aux capacités, il eût été si simple, cependant de dire tout bonnement que «tous les citoyens âgés de 21 ans et jouissant de leurs droits civils et politiques, qui pourront écrire eux-mêmes leur bulletin de vote, sont admis à exercer le droit électoral.»
Mais, je le répète, on ne veut pas aboutir, et c'est pourquoi on a donné la volée au canard réformateur de M. Devigne.

Il paraît que, depuis six semaines, le roi Léopold II est malade.
Vous en étiez-vous aperçu?
Moi pas!

A propos de cette indisposition du souverain, le correspondant bruxellois du *Journal de Liège* écrit à notre vieux confrère que «le roi est un des hommes les plus occupés du royaume» et qu'il passe dans son cabinet tout le temps qu'il ne consacre pas, soit à sa famille, soit à la promenade...
C'est absolument comme moi.
Je consacre au travail tout le temps que je n'emploie pas autrement.

M. Gugus Mottard n'a pas persisté dans ses errements. Après avoir lu le *Frondeur*, le brave mayeur s'est empressé de rapporter, sur une civière — l'incroyable arrêté qu'il avait pris. Il a même dépassé la mesure car, si nous en croyons l'affiche annonçant le bal de la *Renommée*, il a donné l'ordre, au propriétaire de cet établissement de faire danser jusqu'au jour.

Les personnes qui se sont refusées à sautiller après deux heures, ont dû aller danser au violon.

An Casino Grétry, on a arrêté deux microbes en état d'ivresse.
Ces animaux ont été conduits, sous bonne escorte, à la permanence, où l'on a été forcé de leur mettre la camisole de force — vu leur agitation.

On espère que le typhus va disparaître complètement, les microbes arrêtés ayant avoué qu'ils avaient voulu rigoler un brin avant de quitter Liège, le départ de leur famille ayant été fixé au 15 février.

Léon de Jolicœur vient de se débarrasser des 15 kilogrammes de chlore qu'il porte dans ses poches, depuis le commencement de l'épidémie.

M. Renier Malherbe vient d'adresser au *Frondeur* une demande d'abonnement.
Nous refusons.
Le *Frondeur* est comme Hypocrate, il repousse les 5 francs 50 d'Artaxercès.

— Sais-tu, disait Collette Boileau à Warnant, pourquoi plus un poète continue à travailler, moins il a de chance de réunir un jour ses œuvres complètes?
— ??? répliqua Warnant.
— Eh bien, c'est que plus il travaille, et plus il persévère...
— Adorable, dit Warnant.
Et, le lendemain, avisant Verdin, Caca-fougna, lui dit de cet air spirituel qu'on lui connaît:

— Savez-vous pourquoi plus un poète fait de la poésie, moins il a de chances d'avoir un jour toutes ses œuvres?
— Non, je ne le sais.
— C'est bien simple pourtant, s'écrie Warnant triomphant, car plus il travaille et plus il perd... ses asticots.
— !!!!! CLAPETTE.

DIAMANT PUR

D'un diamant que je regrette
De n'avoir pu faire serti,
Je garde, au cœur et dans la tête,
Un délicieux souvenir.

C'était mieux qu'un brillant saphir,
Mieux qu'une émeraude coquette,
Qu'une perle fine parfaite
Et que tous les trésors d'Ophir;

Mieux qu'une opale radiieuse,
Qu'une turquoise gracieuse,
Qui semble ravie au ciel pur:

C'était une larme discrète,
Qu'en lisant les vers du poète,
Avait versée un œil d'azur.

FIX.

LE LIT 17

C'était l'heure de la visite à l'hôpital.
Grande affluence d'étudiants, car il y avait clinique du docteur Servin. Et le docteur Servin était un professeur en vogue. Tout jeune encore, trente-huit ans à peine, il avait enlevé brillamment au concours l'entrée d'emblée de la Faculté. Sa réputation s'était rapidement propagée au dehors. Aucune consultation n'était plus assiégée que la sienne. On comptait déjà qu'il gagnait ses cent mille francs par an. Cela sans charlatanisme, en modeste. Et en heureux, car le docteur Servin avait épousé une femme riche et charmante. Duo rare.
Étonnez-vous ensuite qu'il y eût foule à sa visite ce matin-là.
Plusieurs lits avaient été passés en revue. On arriva devant le numéro 17.

— Tiens, fit le docteur, ce n'est plus l'hémiplegique d'hier.

— Elle est morte, dit l'interne. — Puis plus bas: Elle a été remplacée par une pauvre petiotte qui n'en vaut guère mieux.

— Ah!

— On l'a amenée hier soir, d'urgence... On l'avait ramassée tout près, dans la rue Monge, inanimée et l'écume aux lèvres.

— Congestion pulmonaire? interrompit le docteur.

— Phtisie alcoolique et anémie par suite de débâcle, opina l'interne.

— Et quel âge?

— Seize ans et demi.

— La malheureuse!

Ce dialogue s'était échangé à voix presque basse. La petite malade avait entr'ouvert ses grands yeux noirs, tout brillants de fièvre, et regardait ce monde qui s'avancait vers elle. Une étrange fille, en vérité. Vraie tête de gavroche féminin, gardant son expression de dépravation narquoise même à travers la souffrance.

Elle était jolie, mais bizarre, avec ses cheveux en broussailles, ses lèvres railleuses et son air de cranerie avivant la pâleur morbide d'un visage émacié. Le docteur Servin la contempla un instant, puis répéta: — La malheureuse! Et se penchant sur le lit: D'où souffrez-vous mon enfant?

— De partout, parlez-vous... Je sens bien que le grand ressort est cassé, allez!

— Par exemple!... Soulevez-vous, afin que je vous ausculte.

— Si vous voulez... Mais je ne pourrais pas... je tombe en loques, quoi! Du reste, j'ai bien fait tout ce qu'il fallait pour...

— Comment, vos parents?...

— Mes parents! est-ce que vous croyez que je serais là si j'en avais eu?

— Ils sont morts?

— Pas tous les deux!

— Comment?

— Maman, oui... crevée à la peine...

Quant à mon père, j'aurais eu beau le faire afficher... Les pères perdus, ça ne se retrouve pas.

Le docteur Servin, à ces mots, eut un tressaillement. Sans doute, son intérêt était exceptionnellement éveillé par le spectacle de ce précoce effondrement, car, d'un signe, il invita les étudiants à se tenir à l'écart. Tous se reculèrent, respectueux, jusqu'à l'extrémité de la salle.

— Alors, reprit le docteur, votre mère est morte.

— Il y a six ans passés.

— Et votre père?

— Ni vu ni connu!... Plantée là avant même que j'aie fait mon entrée peu solennelle dans ce monde.

— De quoi est-elle morte, votre mère?

— De quoi?... De tout pardonne!... De la vie, d'abord, car elle en menait une d'existence depuis qu'elle était restée enceinte de cinq mois, sans travail et sans pain, sans même la ressource de faire la noce, tant elle était désespérée.... C'est qu'elle l'aimait, l'autre, celui qui avait filé sans laisser d'adresse.... Des voisines qui

m'ont conté ça... Parce que, maman, elle rentrait tout en dedans. Quand il n'y avait que cinq sous à la maison, c'était pour m'acheter de quoi manger.... Elle avait pris l'habitude de s'en passer. Seulement on en claqué. Elle s'est tout de même trainée jusqu'à ce que j'aie dix ans. Elle s'est abattue comme un cheval courageux qui tombe dans le brancard. Pour lors, moi, j'ai été recueillie par une vieille de la maison.... Une philanthrope.... oui.... qu'avait son idée. A quatorze ans, elle m'envoyait déjà me ballader avec des bouquets sur le boulevard... Il y en avait pour quarante sous... Il fallait rapporter vingt francs... Comment? Vous comprenez! N'y a que l'vice qui donne de ces intérêts-là... J'ai roulé... j'ai roulé... j'm'en dégoûtai moi-même... Alors, je me suis mise à m'absinther pour m'oublier... Et en trajet direct pour le Champ-des-Navets.

La petiotte avait une larme au bord des cils. Elle en fut prise d'une violente quinte de toux. Le docteur Servin la contemplait fixement, comme immobilisé par une émotion poignante.

— Je vous demande un peu, reprit la malade quand la toux eut cessé et qu'elle eut essuyé le sang qui lui était venu à la bouche, je vous demande un peu! Je vous bassine là avec mes histoires de famille... J'suis bien rasoir, hein!... Donnez-moi une potion, que je dorme un peu... Et si je peux passer pendant mon sommeil, ça sera bon voyage.

Le docteur lui avait saisi la main. D'une voix anxieuse:

— Vous avez seize ans et demi?

— Oui... Qu'est-ce qui vous a dit ça?...

Tiens, c'est moi... Du reste j'cache pas encore mon âge...

— Vous êtes née à Paris?

— Comme de juste... à la Maternité...

J'aurai eu l'hôpital à chaque bout! Du même au même.

— Mais votre père?

La voix du docteur était devenue tremblante.

— Votre père que faisait-il?

— Il était carabin... J'suis un peu de la partie, comme vous voyez! Il avait séduit maman pour rigoler... comme ça se fait... Mais quand elle lui a dit qu'il allait en résulter du sérieux... Bernique! Les hommes, ça ne les empêche pas d'être considérés, pas vrai?

Le docteur Servin était blême.

Et votre mère s'appelait? murmura-t-il

— Maman?... Elle s'appelait Octavie Brunel...

— Mon Dieu!... mon Dieu!

— Quoi donc que vous avez? Est-ce que?

Au fait, oui... un carabin...

La petiotte s'était soulevée, ses deux bras décharnés hors du lit. Elle ouvrit la bouche. La toux horrible, déchirante, la secoua avec fureur... Elle retomba sur l'oreiller, et dans le dernier effort du râle:

— Tu vois que j'suis pas gênante... Adieu papa!

Ce matin-là, le docteur Servin ne fit pas sa clinique.

VÉRON.

Bibliographie.

M. Célestin Demblon vient de publier une intéressante brochure sur «Joseph Demoulin, sa Vie et ses Œuvres.»

Dans le style élégant et imagé qu'on lui connaît, l'auteur rappelle la vie si bien remplie et cependant si misérable du poète. Il fait une analyse rapide des œuvres de l'écrivain liégeois et termine en émettant le vœu d'assister bientôt à l'inauguration du monument qui doit perpétuer le souvenir du champion de la démocratie.

La brochure de M. Demblon — qui est en vente chez tous les libraires, au prix de 25 centimes — sera, nous n'en doutons pas, lue avec plaisir, non-seulement par les amis de la démocratie, mais aussi par tous ceux qui s'intéressent aux lettres belges.

ERRATA. Dans notre dernier numéro, à l'article *Littérature*, il s'est glissé quelques fautes typographiques des plus grossières. C'est ainsi que, ligne 15, on a imprimé «ces vers» au lieu de *les vers*; ligne 16, «leures» au lieu de *lèvres*; ligne 24, «à St-Mandrier» au lieu de *de St-M.* et enfin ligne 34, avant dernière, on imprime «meurt sans parler», au lieu de *vient nous parler*, ce qui du moins a un sens. R.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Isidore RUTH.
Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 6 00 h.
Dimanche 18 et Lundi 19 février 1883.
Les Noces de Mlle Loriquet, comédie nouvelle en 3 actes par E. Grenet-Dancourt.
Intermède par M^{lle} Jeanne Oudry, MM. Vaunel et Mollivier.
Les victimes cloîtrées, drame en 3 actes par M. Monvel.

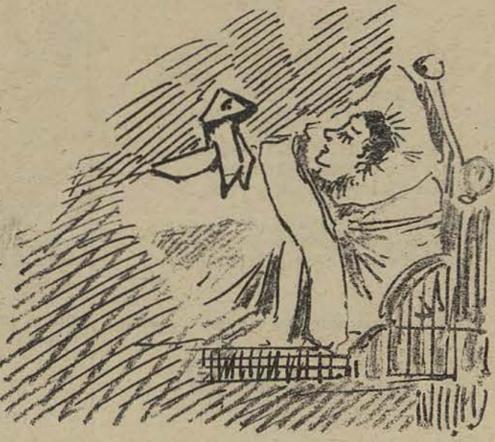
BREMKEN BITTER
Au Vin de Malaga
LE MEILLEUR DES DIGESTIFS ET APÉRITIFS
J. BREMKEN Fils
RUE SURLLET, 23 LIÈGE

Liège — Imp. de Em. PIERRE et frère. r. l'Éluve, 12.

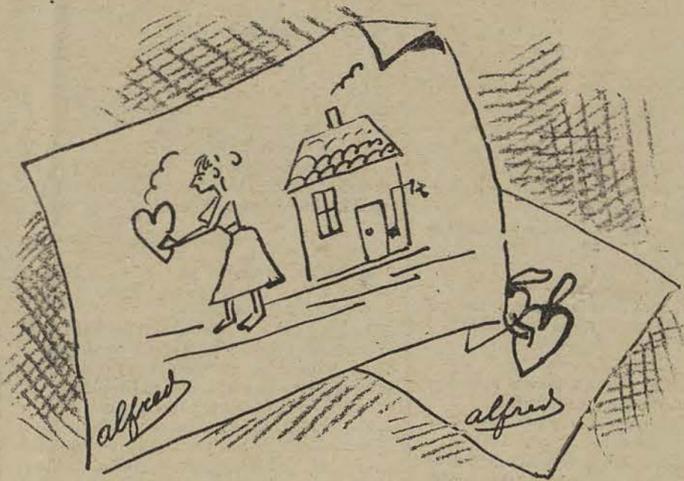
SEIZEANS



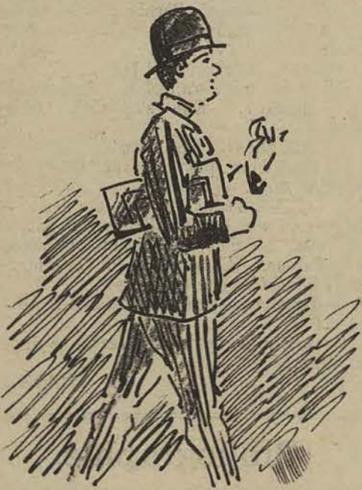
Le jeune Alfred a
Seize ans ;



Ses rêves sont toujours
remplis de tableaux plus
séduisants qu'autre chose,



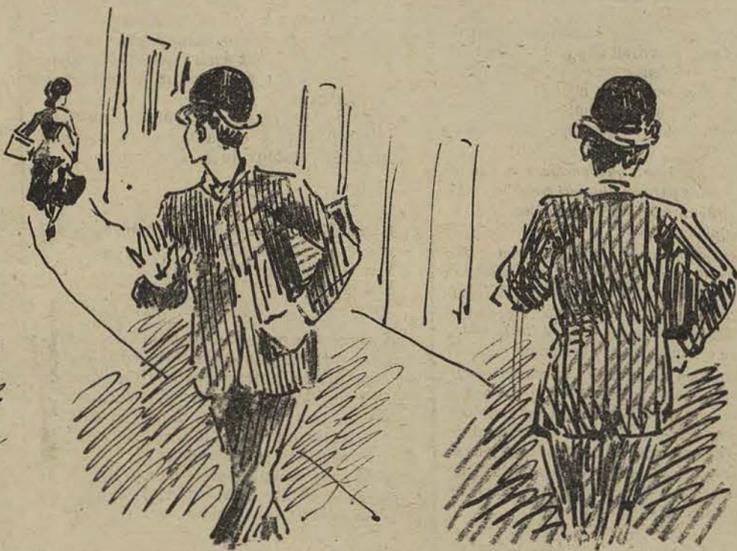
et dans ces essais artistiques
on voit poindre toutes ses
aspirations.



Un beau matin en
se rendant au cours,
il rencontre



Une jeune personne
de son âge et



qui fait sur lui une
impression profonde.

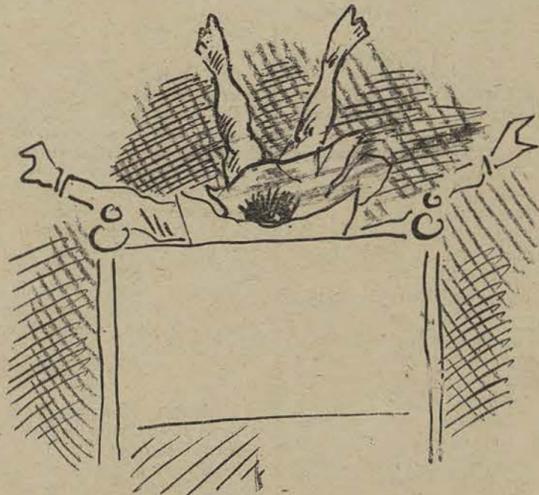
Il la reverra
le lendemain
à la même heure,



et lui fera une déclaration
en règle. Il fait quelque
répétitions préparatoires.



Il fit comme il l'avait
dit : et la belle enfant ne
le montra pas trop
rebarbative.



Grisé par le
succès, le sommeil lui
devient impossible.

(A SUIVRE)